

JEAN VALJEAN

LA NAISSANCE
D'UN HONNÊTE HOMME



WARNER BROS. PICTURES
PRÉSENTE
UNE PRODUCTION RADAR FILMS - UNE SOCIÉTÉ MEDIAWAN

**GRÉGORY
GADEBOIS**

**BERNARD
CAMPAN**

**ALEXANDRA
LAMY**

**ISABELLE
CARRÉ**

JEAN VALJEAN

LA NAISSANCE
D'UN HONNÊTE HOMME

UN FILM DE
ÉRIC BESNARD

D'APRÈS L'ŒUVRE « LES MISÉRABLES » DE VICTOR HUGO

GENRE : DRAME, HISTORIQUE - DURÉE : 1 H38

AU CINÉMA LE 19 NOVEMBRE

DISTRIBUTION

WARNER BROS
115 avenue Charles de Gaulle
92200 NEUILLY-SUR-SEINE
01 72 25 00 00

RELATIONS PRESSE

LA PETITE BOÎTE

Leslie Ricci : leslie@la-petiteboite.com
Audrey Le Pennec : audrey@la-petiteboite.com

SYNOPSIS

1815. Jean Valjean (Grégory Gadebois) sort du bagne, brisé, rejeté de tous. Errant sans but, il trouve refuge chez un homme d'Église (Bernard Campan), sa sœur (Isabelle Carré) et leur servante (Alexandra Lamy). Face à cette main tendue, Jean Valjean vacille et, dans cette nuit suspendue, devra choisir qui il veut devenir.

D'après l'œuvre « Les Misérables » de Victor Hugo.





ENTRETIEN AVEC ÉRIC BESNARD

RÉALISATEUR

Comment vous est venue l'idée d'adapter au cinéma les cent cinquante premières pages ou disons les deux premiers livres des « Misérables » ?

C'est une convergence de trois éléments. Tout d'abord, il y a longtemps que je voulais travailler sur Victor Hugo lui-même pour lequel j'ai une très grande admiration. Il est non seulement l'homme de plume absolu, l'homme de tous les talents, mais aussi un intellectuel engagé qui aura toute sa vie réussi à instruire et divertir tout en défendant ses idées. Je cherchais à rendre hommage à la langue de cet homme.

Ensuite, il m'a été proposé à deux reprises d'adapter « Les Misérables » en tant que scénariste. J'ai relu la version intégrale du roman, et je n'ai pas vu comment le traiter en deux heures. Par contre cela m'a rappelé combien Hugo aura été dans ce livre un formidable créateur d'archétypes : Valjean, Javert, les Thénardier, Gavroche, Cosette... je ne pense pas qu'il y ait dans l'histoire de la littérature un autre roman qui nous ait offert autant d'archétypes. J'ai eu un moment la tentation de proposer une série dont chaque épisode serait un biopic d'un de ces personnages. Mais je n'ai pas été suivi.

Mais il m'était resté le goût de ces personnages. Et particulièrement du premier d'entre eux : Jean Valjean. Enfin, et ça aura été le déclencheur, il se trouve que l'un de mes fils a étudié à l'école « Claude Gueux » et me l'a fait découvrir. Petit roman d'Hugo inspiré d'un fait réel et que je n'avais jamais lu. Or en rencontrant le bagnard Claude Gueux j'ai découvert l'origine de Jean Valjean. Et je me suis dit que j'allais partir de là. Que j'allais m'atteler à une sorte de monographie du Jean Valjean originel.

Comment résumer votre travail d'adaptation ?

Je dirais qu'il a été libre. Même s'il est l'un des écrivains que j'admire le plus, Hugo est baroque et déborde dans toutes les directions. Ce qui me plaît en tant que lecteur, mais pour l'adapter à l'écran il me fallait tenter de le canaliser. Et puis il s'agissait de rencontrer la langue d'un styliste du 19ème siècle avec le langage cinématographique du 21ème. A l'époque Hugo écrit pour tous mais l'appréhension de la langue n'est plus la même aujourd'hui. Je voulais intégrer sa langue à un récit moderne. En démontrer la puissance et la qualité de propos sans l'édulcorer mais aussi sans devenir didactique.

Cela fait plusieurs films que j'essaie de travailler sur la notion d'identité française. Qui sommes-nous ? Quels sont nos mythes fondateurs ? Je me suis intéressé à la création du premier restaurant puis de l'école républicaine, je voulais cette fois comprendre en quoi l'un des grands personnages jamais inventés était signifiant de notre identité. Il est universel... et français. Inscrit dans une Histoire qui comprend la révolution, Napoléon, et le combat entre catholicisme et laïcité. Il est nous.

« J'AI PENSÉ LE FILM
COMME UN WESTERN
ANCRÉ DANS NOTRE
PATRIMOINE. »

J'ai pensé le film comme un western ancré dans notre patrimoine. Un héros qui sort de prison et qui doit choisir entre la réinsertion et la haine du monde. Devenir honnête homme ou hors la loi. Ce qui m'intéressait c'était la confrontation entre le Mal et le Bien, entre deux personnages mis face à face. Le danger, c'était de tomber dans le huis-clos. Il fallait que cette rencontre soit prétexte à faire du cinéma.

Essayer d'être à la hauteur de Victor Hugo au moment de rajouter des scènes ou des dialogues est-ce que c'était important pour vous ?

Je suis parti avec toute l'humilité du monde en espérant que, sur un malentendu, on ne saurait plus à l'arrivée ce qui est de lui ou de moi. Pour parvenir à cela, je suis allé chercher dans toutes ses œuvres en essayant de trouver son verbe, ses thèmes, ses récurrences. Au bout d'un moment, c'est comme pour les alexandrins, quand vous pratiquez beaucoup cela vient naturellement. Cela ne vous donne pas le talent mais la forme. Le problème avec Hugo, c'est que tout ce que vous allez essayer d'écrire devra être dense et signifiant. Pas de dialogue du type « Passe-moi le sel ».

Considérez-vous votre film comme un préquel ? Quel traitement de cette genèse de Valjean les vingt adaptations cinématographiques existantes des « Misérables » avaient-elles accordé ?

J'imagine qu'on peut le présenter comme ça. Même si la grande majorité de ce que je propose est raconté ou évoqué dans le livre. La plupart des gens se souviennent

surtout de l'histoire des chandeliers ou celle de Petit-Gervais. Je savais que ce serait ma fin. La transformation d'un homme. Il me fallait raconter ce qu'il y avait avant. Mais le vrai choc quand je relis le roman, c'est de découvrir que dans les cinquante premières pages le nom de Jean Valjean n'est pas cité. Hugo commence par l'histoire d'un autre homme. Par l'histoire de celui qui rendra tout possible. Monseigneur Myriel (Bienvenu). Un personnage qu'on ne retrouvera ensuite plus jamais dans l'ouvrage. Ces pages m'ont fasciné. Et en particulier la rencontre avec le vieux citoyen, séquence iconique qui transforme Myriel en Juste et que je n'avais jamais vu vraiment traitée au cinéma. Ce que je voulais dire était dans cette scène-là. La nécessité de l'altérité et de la porosité à la parole de l'autre.

Votre film se propose de montrer Jean avant Valjean. Était-ce important pour vous de montrer combien la naissance d'un des plus grands mythes de la littérature française reposait sur la rencontre entre un homme brisé et un Juste ?

Oui, c'est comme ça que le formule Hugo. Ce qui m'intéressait c'était cet homme pétri par l'injustice, la violence. Quand il sort de vingt ans de bagne pour avoir volé un pain, il est marqué à vie. Personne ne veut de lui. Le monde le hait et il rend sa haine au monde. Il est en guerre avec tous. L'homme s'est enfermé en lui-même et il va faire une rencontre qui va fendre son armure de haine et le ramener du côté de la lumière. C'est extrêmement moderne. Si vous laissez les gens s'enfermer dans une image d'eux-mêmes qui est négative alors ils vous renverront une énergie négative.

Avec ce système judiciaire et carcéral qui transforme l'homme Valjean en monstre, peut-on parler d'un crime de la société sur l'individu ?

C'est clairement ce que dit Hugo. C'est un crime perpétré jour après jour contre l'individu, les conditions du bagne étant totalement inadaptées à l'être humain. C'est le thème de « Claude Gueux » d'ailleurs. Hugo est visiteur de prison. Il est révolté par ce qu'il voit. Il se sent l'obligation de témoigner. Tout naît de là. C'est pourquoi j'ai voulu que le bagne ait une place importante dans le film. En général, les adaptations des Misérables n'ont pas le temps de s'y intéresser vraiment. Moi, je voulais que ce soit au cœur du récit.

« Tout homme est un médecin de l'autre » dit l'évêque transformé par une rencontre qui le réconcilie avec le monde et c'est lui qui va remettre Jean Valjean sur la route du Bien. Est-ce un hymne à la main tendue ?

Ce n'est effectivement que cela. Je suis pour la micro-action, pour la fable du colibri. Je pense que chacun doit faire sa part, un petit geste, tendre la main. Une personne peut en changer une autre qui en changera une autre et ainsi de suite. C'est une chaîne. Allant d'une race à l'autre, d'un sexe à l'autre, d'un âge à l'autre. L'évêque Bienvenu transforme le mécréant Valjean. Mais c'était un révolutionnaire athée qui avait transformé Bienvenu. Une chaîne de transformations.

Il y a une scène dans laquelle le Bien et le Mal se disputent dans l'esprit de Valjean. Et on peut croire que le Mal triomphe. Que vouliez-vous dire à travers cette ambiguïté à l'écran ?

Je tenais à montrer ce combat intérieur. Je crois même que j'ai trouvé mon film en assumant dans cette scène de mettre en images ce que Hugo se contente de suggérer. Ma subjectivité d'adaptateur devait être là. Agressé par la bonté, Valjean a la ten-

« L'HOMME S'EST ENFERMÉ EN
LUI-MÊME ET IL VA FAIRE UNE
RENCONTRE QUI VA FENDRE SON
ARMURE DE HAINE ET LE RAMENER
DU CÔTÉ DE LA LUMIÈRE. »

tation du mal. La dernière tentation du Christ... C'est à mon sens, la clé pour comprendre Valjean. Il a été pétri par l'injustice et la violence. Il a subi l'horreur durant vingt ans. Il s'est refermé sur lui-même. Si le Bien existe, alors tout ce qu'il a vécu n'a pas de sens. C'est la méchanceté des hommes qui donne du sens à sa vie. C'est dans cette méchanceté qu'il puise sa colère. Le film est construit sur sa résistance aux assauts du Bien. Et à la fin, il y a le petit ramoneur. Une simple pièce de monnaie qui est la goutte qui fait tout déborder et le submerge.

C'est votre quatrième film avec Grégory Gadebois. Ça ne pouvait être que lui ?

Quand j'écris un film que je vais mettre en scène (ce n'est pas la même chose quand je ne suis que scénariste), j'essaie de savoir pour qui j'écris. Dans le cas de ce film, je savais que Grégory était là mais je ne savais pas lequel des deux rôles il allait tenir. Parce que je l'imaginais aussi bien dans l'un que dans l'autre. La bonté de Myriel-Bienvenu ou la dureté de Valjean. Dans une nuit de fièvre, j'ai certainement rêvé de le mettre face à lui-même et de lui confier les deux rôles mais dans la réalité il a fallu que je fasse un choix. Et finalement, je lui ai proposé Jean Valjean. Je savais que ça il ne l'avait pas encore fait et je crois que je souhaitais aussi l'emmener vers un rôle-titre important.

A-t-il lu le début des « Misérables » et l'avez-vous abreuvé comme vous le faites toujours de réflexions philosophiques et psychologiques sur le personnage ?

Grégory est différent de la plupart des autres acteurs. Il n'a pas besoin de se rassurer par l'échange. Il a besoin qu'on le laisse tranquille. C'est, je crois, un instinctif. Il comprend immédiatement. Par exemple, pour ce film, j'ai inventé des biographies fictives des deux personnages féminins, comme base de conversation avec les actrices. Jamais je ne ferais ça avec Grégory. J'aurais l'impression de pérorer. Il peut être déstabilisant car il n'a pas besoin de parler du rôle. Je dirais même qu'il n'en a pas envie. Donc, au début, ce n'est pas rassurant pour un metteur en scène.

Mais dès la première prise, le premier jour, vous voyez qu'il a tout compris. Alors, au bout de quatre films, je n'étais vraiment pas inquiet. S'est-il plongé dans le roman ? Je n'en sais rien. C'est sa méthode et elle lui convient. Donc il peut bien faire ce qu'il veut. Je lui avais juste dit : si tu dois revoir un film regarde la version de Raymond Bernard. Ce qui était certainement une connerie car vous ne dites pas à un acteur de regarder ce qu'a fait un autre acteur dans le même rôle. Je doute d'ailleurs qu'il l'ait regardé. Mais je voulais juste lui dire que je pensais qu'il serait mon Harry Baur. Acteur pour lequel j'ai une immense admiration.

Lui avez-vous demandé de perdre du poids et pour quelles raisons ?

Je lui ai demandé un an avant le tournage de faire ce pas vers le personnage. Il fallait que la rondeur devienne puissance. Valjean sort de deux décennies de bagné, il ne peut pas être gros. Il peut être puissant et d'ailleurs il n'a été incarné que par des acteurs puissants. Encadré par des médecins, Grégory a perdu pas loin de trente kilos en quelques mois. Une véritable machine de guerre. Au-delà du rôle, cela, je crois, a changé l'homme.

Pourquoi avoir choisi Bernard Campan pour incarner Monseigneur Myriel surnommé Bienvenu, décrit dans le roman comme un homme de 75 ans ?

Ce n'est pas l'âge qui compte mais la bonté. Il me fallait une aura ascétique. Une douceur. Une sobriété

heureuse. Pierre Rabhi...J'avais au départ l'image de Grégory en tête et quand j'ai décidé qu'il serait Valjean j'ai cherché la personne à mettre en face. J'aimais l'idée de quelqu'un qu'on n'attendrait pas. Mais j'avoue avoir fait un petit blocage. J'avais du mal à me défaire de l'image que j'avais des acteurs sexagénaires que je connaissais. Personne ne me semblait pouvoir incarner ce dénuement volontaire. C'est Laurent Grégoire, l'agent, qui m'a mis sur la piste de Bernard. J'ai déjeuné avec lui, et j'ai tout de suite été conquis. Non seulement j'ai découvert l'hypersensibilité de cet homme mais je me suis dit que cela allait être intéressant de le transformer physiquement pour qu'il devienne Bienvenu.

Ce personnage d'une humanité et d'une bonté totales n'est semble-t-il pas très représentatif de l'Église du début du 19^e siècle. Qui est-il alors ?

Au début, le fait religieux est humilité. Il y a reconnaissance d'une puissance plus forte que soi. Mais quand la religion prétend guider, diriger ou punir, les problèmes commencent : églises, privilèges, intolérances, etc... Myriel (Bienvenu) est devenu prêtre puis évêque quasiment par colère puisque cela fait suite au décès d'un être aimé. Il trouve d'abord une foi de missionnaire agressive et dans un deuxième temps, il retourne à l'origine de la foi. Je crois que toute religion porte cette double dimension. La nécessaire humilité et le danger de prétendre détenir la vérité. Mais au fond ce n'est pas spécifique à la religion. Nous sommes tous pareils. Conscient le

« GRÉGORY A PERDU PAS LOIN DE TRENTE KILOS EN QUELQUES MOIS. UNE VÉRITABLE MACHINE DE GUERRE. AU-DELÀ DU RÔLE, CELA, JE CROIS, A CHANGÉ L'HOMME. »

matin d'être tout petit et se prétendant tout gorgé de vérité l'après-midi. Or, à mon sens, il y a le réel, c'est à dire la nature, et notre capacité à générer des mythes. Mais prétendre à la vérité...

Pour son apparence physique vous êtes-vous inspiré de gravures d'époque ?

Oui, pour lui et pour les autres y compris, pour les bagnards, il y a eu un gros travail de documentation en particulier avec la cellule de maquillage du film dirigée par Frédérique Ney qui a fait un boulot exceptionnel. Prenez Grégory, par exemple, il a trois cicatrices et un nez cassé, des salissures sur les mains, le cou. Il a fallu faire beaucoup d'essais pour arriver à ce résultat. Les quatre acteurs principaux du film ont bénéficié du même traitement. Pour trouver ces personnages. C'est cela la magie du cinéma. Prendre le temps de préparer, échanger, de se tromper de corriger... Conjuguer et additionner les points de vue et les talents.



Quelles étaient les indications de jeu données à Bernard Campan ? Il y a chez lui une forme de béatitude et parfois de la douleur aussi ...

Je ne prétendrai jamais que ce sont mes indications qui font le jeu d'un acteur. Mon principal travail c'est de choisir le bon. Puis d'être sûr que nous parlons du même personnage. Et enfin d'essayer de comprendre l'homme pour m'adapter à ses lignes de force. J'ai donc essayé de comprendre Bernard avant de le filmer. En cela engager un acteur est toujours une aventure. Car c'est une rencontre. Si elle n'a pas lieu, je doute du résultat. En tous cas moi je ne sais pas faire.

Bienvenu c'est aussi une écoute. Une écoute silencieuse. Ma femme est psychanalyste et psychologue, une fonction qui n'est pas si éloignée de celle de prêtre. Vous êtes le réceptacle de la souffrance du monde. Donc cette douleur vous habite. Je pense que Bernard a cela en lui et c'est pour cela que je l'ai choisi. Je ne sais pas d'où ça vient mais c'est en lui. Il a certainement l'expérience de la souffrance et il a choisi la douceur comme remède.

Vous avez de nouveau fait appel à deux actrices avec lesquelles vous aviez déjà travaillé : Alexandra Lamy pour jouer la servante Madame Magloire et Isabelle Carré pour incarner Mademoiselle Baptistine sœur de l'évêque. C'est une question de fidélité ou autre chose ?

D'abord, j'aime le concept de troupe. Avec les techniciens comme avec les acteurs. Si je prends la mer je veux être sûr de mon équipage. Nous allons partager des moments forts. Vivre une grosse tranche de vie. Autant le faire avec des gens qu'on aime et qu'on admire.

J'ai pensé à Isabelle tout de suite. Ma Baptistine allait être teintée de Fantine. Et Fantine est un personnage que j'adore. La maladie et la culpabilité la rongent. Je savais qu'Isabelle aurait la grâce du rôle, et ce même si je me permettais d'inscrire la souffrance sur son visage.

Pour Alexandra, cela a été différent. J'ai déjeuné avec elle alors que nous sortions de « Louise Violet » pour lui parler d'un autre projet et je lui ai confié que je préparais « Jean Valjean » et que j'avais vu trente actrices pour le personnage de Madame Magloire sans trouver celle qui me convenait. Quand elle m'a dit qu'elle postulait à faire des essais pour ce rôle de bonne du curé j'ai d'abord cru qu'elle rigolait mais elle a insisté. J'ai pris 48h de réflexion et nous avons organisé des vrais essais avec maquillage, coiffure et habillage. L'idée était de lui trouver une nouvelle tête. Tant elle que moi devions sortir de là convaincus. Il ne s'agissait pas de chercher le contre-emploi mais de disparaître derrière Magloire. Et non seulement nous sommes sortis de là convaincus tous les deux, mais nous avons vu dans les yeux de celles et ceux qui étaient là que ça marchait. Après, il ne restait plus qu'à être à la hauteur de cette création. Je pense qu'Alexandra a vraiment eu le trac. Au final, je la trouve exceptionnelle.

Il y a eu une partie du tournage effectuée à une centaine de kilomètres de Digne là où se déroule le début du roman d'Hugo. Était-ce une volonté de se rapprocher des intentions de Victor Hugo ou y a-t-il une autre raison plus liée à la nature du personnage de Valjean ?

Au départ, ma demande est de trouver des décors bibliques. Et qui dit biblique dit pierres blanches,

sentiers, oliviers, pins, lumière particulière. Très vite je me suis dit qu'il fallait aller chez Giono. Ça tombait bien puisque dans le roman Bienvenu est l'évêque de Digne. Mais en effectuant les repérages j'ai trouvé plus de choses dans le Vaucluse. Alors, je me suis décalé un peu (même si j'ai quand même tourné aussi vers Forcalquier). Quoi qu'il en soit l'idée maîtresse c'était de tourner l'hiver. Une période de l'année où cette région est rarement montrée. Le froid et la dureté correspondaient bien plus au film que la lavande. Je voulais que Valjean soit une pierre parmi les pierres.

Travail de forçat sur la pierre, justement, violences, bagarres, évasions, avilissement des êtres, vous avez rendu les scènes de bain très cinématographiques. Vous êtes-vous beaucoup documenté ?

J'avais déjà écrit deux films sur le bain de Cayenne. Et j'ai écrit le scénario de « L'empereur de Paris » sur la vie de Vidocq (personnage dont on sait que Hugo s'est inspiré pour Valjean). Donc, au fil des années, j'ai beaucoup lu pour d'autres sur le bain. Là c'était le moment pour moi de m'y coltiner. De montrer Valjean là-bas. Au départ, j'avais décrit le bain sans les travaux forcés et puis durant les repérages nous avons trouvé cette mine de pierre blanche encore en activité aux Baux-de-Provence. J'ai tout réécrit en deux jours et nous avons tourné là, dans ce décor insensé. C'est là, in situ, que je me suis souvenu combien, enfant, j'avais aimé le « Barabbas » de Richard Fleisher. Un flash de cinéphile... et une envie de mise en scène !

Il n'y a pas de narrateur indépendant au-dessus du sujet, ce sont les personnages du film qui racontent tour à tour. Comment avez-vous distribué les voix-off ?

Dominique Pinon, Isabelle Carré et la jeune serveuse. Un homme, une femme, et un enfant. Dans le préambule des « Misérables » (qu'il faut lire !) Hugo écrit : « Des œuvres de la nature de celle-ci pourront ne pas être inutiles tant que souffriront l'homme, la femme et l'enfant ». J'allais faire raconter l'histoire par l'homme, la femme et l'enfant. J'aimais cette idée. C'était ma manière de rendre légitime cette tentative d'adaptation. Parce que ces trois-là souffrent toujours !

Et puis au montage, je me suis rendu compte qu'il manquait la voix de Valjean à la fin. Que la pierre devienne chair et qu'il lui soit donné la parole. Il est sorti de sa gangue. Il a une voix.

La musique d'ouverture composée par Christophe Julien fait penser à celles de westerns composés par Ennio Morricone, est-ce que c'était voulu ? Jean Valjean serait-il un personnage eastwoodien ou leonien, et en quoi selon vous ?

Je n'ai pas demandé à Christophe une musique connue mais je lui ai dit que mon film serait un western. En général, avant qu'il ne compose nous nous mettons d'accord sur les instruments dont l'empreinte marquera la musique. Ici nous avons opté pour la clarinette basse et la harpe. Donc rien de très western. Mais Morricone a prouvé qu'on pouvait intégrer bien des instruments dans un score de western !

Sinon vous avez raison de citer Eastwood. Et pas seulement parce que le film est distribué par la Warner. Jean Valjean sort de prison, il est violent, y aura-t-il rédemption ? Un western donc. En assumant le scope, les gros plans et une lumière soulignant les parts d'ombre de chacun, je choisis clairement mon camp. Mais ce que j'essaie de faire surtout, et que ce metteur en scène fait remarquablement, c'est magnifier les acteurs. Par les cadres et la lumière mais aussi par les silences et la caractérisation. C'est cela que j'aime chez Eastwood. La place de l'acteur.

En adaptant et en filmant cette genèse avez-vous trouvé des résonances avec la société actuelle dans laquelle misère, injustices et peur de l'autre sont toujours présentes ?

C'est même la raison pour laquelle j'ai voulu faire ce film. C'est l'histoire d'un homme qui en laisse entrer un autre chez lui. Quelqu'un dont personne ne veut. Et en prenant le risque de lui faire confiance malgré les a priori de beaucoup. C'est en laissant entrer le paria, l'étranger, l'autre, qu'il va pouvoir lui donner une chance de changer l'image que celui-ci a de lui-même à force d'être stigmatisé. L'évêque dit à Valjean : « Pourquoi avez-vous essayé de vous faire haïr tout à l'heure ? » Et il lui répond : « Parce que je donne à ce que l'on attend de moi ». Tout le problème est là, résumé en deux phrases, de la prison dans laquelle on s'enferme. De l'attitude qui étouffe l'identité.

Les combats de Victor Hugo sont-ils encore d'actualité ?

Toujours ! Il est un modèle d'homme agissant. Il s'est battu pour l'égalité sociale et ce de plus en plus au fil de sa vie. Ce qui est assez rare car en général l'âge se teinte de conservatisme. Pour la liberté aussi. Au bout de plus de dix ans d'exil à Guernesey, quand Napoléon III lui propose l'amnistie il répond : « Je rentrerai quand la liberté rentrera ». Il faut le faire quand même ! L'acte et le verbe ! Il a lutté pour l'abolition de la peine de mort ce qui est encore un combat à mener dans de nombreux pays. Et les conditions de détention de la (sur)population carcérale en France le feraient certainement monter au créneau. Alors oui, ses combats pour une société plus humaniste, plus solidaire, à notre époque de repli sur soi, sont d'actualité. En outre, dans son journal il écrit : « il reste encore un égoïsme à combattre, il s'appelle patrie. » Il est un Européen convaincu au milieu du 19^e siècle et pour lui le concept de frontière est par définition une violence. C'est énorme. Lire Hugo aujourd'hui c'est accepter l'ambition de l'utopie.

« C'EST EN LAISSANT ENTRER LE
PARIA, L'ÉTRANGER, L'AUTRE,
QU'IL VA POUVOIR LUI DONNER UNE
CHANCE DE CHANGER L'IMAGE QUE
CELUI-CI A DE LUI-MÊME À FORCE
D'ÊTRE STIGMATISÉ. »



ENTRETIEN AVEC GRÉGORY GADEBOIS

INTERPRÈTE DU PERSONNAGE DE JEAN VALJEAN

À quel moment Éric Besnard commence-t-il à vous parler de son projet « Jean Valjean » après ou pendant le tournage de « Louise Violet » ?

Je ne sais plus exactement parce qu'il a souvent évoqué avec moi ce désir d'adapter le début des « Misérables » et que cela remonte à quelques années bien avant qu'il ne me le propose. J'ai bien sûr adoré l'idée de retravailler avec lui et j'ai aimé ce projet parce qu'il n'avait jamais été envisagé au cinéma. En général, les adaptations des « Misérables » commencent là où se termine notre film.

Vous a-t-il confié tout de suite qu'il avait pensé à vous pour les deux rôles principaux, Valjean et Meyriel ?

Oui, il m'a dit que je pouvais jouer les deux et cela m'a plu d'avoir cette possibilité. Donc j'avais un peu réfléchi à l'évêque et je m'étais raconté qu'il était un ancien Jean Valjean qui avait bien tourné dans le sens où il avait souffert et que la méchanceté n'est jamais loin de la souffrance, qu'elle est souvent la solution la plus simple mais qu'il avait su aller vers la bonté.

Pour vous était-il plus intéressant, séduisant, d'incarner ce personnage iconique qu'est Valjean ?

Je n'ai pas du tout réfléchi dans ces termes, sinon cela tétanise. J'ai envisagé le rôle d'un homme qui sort du bain complètement traumatisé, mu par une colère et une violence extraordinaire. Les personnages de ce genre sont très intéressants à jouer. Éric et moi nous les aimons beaucoup ces êtres en

colère, on se demande bien sûr ce qu'ils vont faire de cette colère, quels vont être leurs choix. En l'occurrence, l'évêque offre la possibilité à cet homme brisé de devenir ce Jean Valjean qu'il n'est pas encore et il finit par la saisir.

Marcher sur les traces de Harry Baur, Jean Gabin, Lino Ventura ou Jean Paul Belmondo qui ont incarné Valjean au cinéma est-ce que cela pouvait représenter une pression ?

Si j'y avais pensé, oui cela aurait pu devenir une énorme pression mais je n'y ai pas pensé sinon je me serais trouvé dans la situation du lapin figé dans les phares d'une voiture. Je me suis juste plongé dans le travail. C'est maintenant que j'y songe et que je vis une forme de peur rétrospective.

« IL EST PRÉFÉRABLE
POUR CONSTRUIRE UN
PERSONNAGE DE PENSER
À DES GENS PLUTÔT QU'À
D'AUTRES COMÉDIENS. »

Aviez-vous vu un de ces films ?

Quand j'étais au Conservatoire, Catherine Hiegel m'avait dit que la version des « Misérables » réalisée par Raymond Bernard avec Harry Baur était la meilleure de toutes. Et, curieusement, je l'ai achetée sur une plateforme et je l'ai regardée alors que je tournais « Délicieux » mon

premier film avec Éric Besnard. Harry Baur est un immense acteur qui a trop peu tourné puisqu'il est mort des suites de tortures nazis en 1943. Heureusement que je l'avais vu à cette époque sinon je pense que, aimant beaucoup les acteurs, j'aurais eu tendance à trop m'inspirer de son jeu. Il est préférable pour construire un personnage de penser à des gens plutôt qu'à d'autres comédiens.

Vous êtes-vous plongé dans la lecture du début des « Misérables » ?

Alors si j'ai vu quasiment tous les films notamment la version avec Lino Ventura que l'on m'a montrée à l'école en CM2, et pour moi, pendant longtemps, Valjean c'était Ventura et Javert Michel Bouquet, je n'ai jamais lu « Les Misérables » et je ne me suis pas plongé dans cette œuvre pour préparer le film. Je me suis contenté, comme toujours, de lire le scénario. L'adaptation d'un roman est déjà un travail considérable. Pourquoi aller lire l'original dans le dos de celui qui a adapté ? Parfois je disais à Éric : elle est belle cette phrase. Il me répondait : ben oui, c'est Victor Hugo. Et d'autres fois, une phrase toute aussi belle était de lui. Donc je me suis dit qu'il ne s'était pas trop mal débrouillé. Maintenant que le film va sortir, je pourrais me mettre à lire Hugo.

Pour ce rôle vous avez perdu, à la demande du réalisateur, presque trente kilos en un an à peine. De quelle manière étiez-vous encadré médicalement ?

J'ai été suivi par le docteur Kahina Ferhi, une formidable biochimiste qui s'est occupée de nombreux

artistes. Dieu sait que j'avais déjà fait des régimes. J'avais déjà perdu cinq kilos avant d'y aller et avec elle j'en ai perdu vingt en deux mois, puis encore cinq après. Donc trente en tout et cela avec une facilité incroyable. Je ne mangeais que les menus qu'elle m'avait prescrits. La première prise de sang qu'elle m'avait faite faire, il y avait dix-huit éprouvettes. Tout était analysé, personnalisé, adapté à la chimie de mon corps, à mes habitudes, à mes goûts.

Cette perte de poids importante vous a-t-elle transformé en tant qu'acteur en vous procurant une forme de puissance physique débouchant sur un jeu différent ?

Non. De toute façon, depuis mes débuts, j'ai toujours joué en m'imaginant mince, comme si j'étais un carré dans un rond en fait. J'ai beaucoup perdu de poids mais en réalité je retrouve la ligne que j'avais à 25 ou 30 ans. Je pense même que j'ai encore cinq ou six kilos à perdre donc je continue et je n'ai pas du tout l'intention de reprendre du poids.

La rondeur qui fait place à la puissance, comme dit Éric Besnard est-ce quelque chose que vous avez ressenti dans le jeu et même dans la vie ?

Non plus. Alors oui je me suis senti plus à l'aise, je rentrais dans des vêtements qui auraient été trop justes avant. Mais cela n'a en aucun cas transformé mon jeu. Après je ne maîtrise pas la perception des gens qui peut être différente parce que oui, trente kilos c'est beaucoup. En fait ce qui m'a le plus transformé en tant qu'homme ces derniers temps et qui m'a rendu plus bavard c'est d'arrêter de fumer pendant le tournage de « Louise Violet ».

Est-ce une aventure de laquelle vous être sorti indemne ou différent ?

Je suis toujours sorti indemne d'une aventure cinématographique ou théâtrale. Mais différent oui, à chaque fois je crois. Tout vous fait changer et c'est bien. Cette aventure-là, je suis très heureux qu'on ait pu la mener à bien. Un film ce n'est jamais gagné d'avance. Il y a toujours tant d'obstacles à surmonter. Après je n'ai pas vu le film et comme toujours je ne le verrai pas mais c'est un personnage pour lequel je n'ai pas eu à chercher très loin.

Ce rôle plutôt mutique repose beaucoup sur la présence de Valjean, ce qu'elle suscite et déclenche. Jouer sans parler est-ce quelque chose que vous appréciez ?

Ah oui, beaucoup. Et de toute façon il ne faut jamais jouer ce que l'on dit et une situation peut s'exprimer sans texte. Je pense qu'Éric a dû enlever des choses au montage parce que je le trouvais un peu bavard ce Valjean. Je plaisante, bien sûr.

Comment définissez-vous Jean Valjean qui sort de dix-neuf ans de bagne, de violences et d'humiliations ?

J'ai du mal à théoriser pour incarner. Je fonctionne plus en termes d'impressions. Pour Valjean je me dis : c'est le genre de type qu'on croise dans la rue et face auquel on change de trottoir parce qu'il dégage quelque chose d'effrayant. Valjean, quand il sort du bagne, personne n'a envie de le croiser et à raison parce que c'est quelqu'un qui finit par donner aux gens ce qu'ils attendent de lui. Ils le voient comme un monstre, une bête et il se conforme à cela, capable de faire des choses

horribles parce qu'il en a vues, subies. Il est brut et sauvage comme la nature dans laquelle on le voit marcher, pierre parmi les pierres. D'ailleurs, dans ce sens, j'aimais beaucoup ma coiffure, ce caillou rasé sur lequel il y a une tentative de repousse. Oui c'est Valjean, homme devenu bloc minéral.

Dans quoi puisez-vous pour incarner cet homme brisé par l'injustice et le milieu carcéral devenu un paria, prisonnier de son passé ?

C'est le travail de l'acteur, sa cuisine interne, chacun y met ce qu'il veut mais je ne crois pas qu'il faille raconter cela. C'est comme pour Éric : il adapte Hugo mais il y met beaucoup de lui mais cela ne regarde pas les spectateurs de savoir dans quoi il va puiser pour écrire ce scénario. Après, si je veux essayer malgré tout de répondre à votre question je dirais qu'il y a des choses qu'on imagine, une liste d'ingrédients, un mélange que l'on distille au fil des scènes de manière inconsciente. Et après le montage est extrêmement important. Un acteur peut avoir l'air triste et en fait c'est juste parce qu'il a perdu son téléphone mais à l'écran personne ne peut le deviner.

« C'EST UN PERSONNAGE
POUR LEQUEL JE N'AI
PAS EU À CHERCHER
TRÈS LOIN. »

Quand grâce à Monseigneur Bienvenu Valjean bascule de nouveau vers le Bien, votre visage s'apaise, s'éclaire. Comment est-ce que cela se joue ?

Je ne sais pas. Je me souviens que le chef machiniste faisait le tour avec sa caméra Dolly sortie de ses rails, que je pensais à faire évoluer mon personnage, que j'ai dû me détendre. En fait, si je savais expliquer cette transformation, je crois que je n'aurais pas su l'exprimer.

Avez-vous été intrigué ou séduit par l'idée de ce face à face avec Bernard Campan dans le rôle de Meyriel-Bienvenu ?

Ah oui. On ne s'était jamais croisés et j'étais très content de le rencontrer. Bien sûr je connaissais ce qu'il faisait avec « les Inconnus ». Nous nous sommes beaucoup amusés à évoquer nos personnages et à jouer ensemble. Nous avons fait des essais caméra et puis nous nous étions croisés au département coiffure-maquillage quand on m'essayait mon nez cassé et lui sa perruque. Je ne l'avais d'ailleurs pas reconnu.

Trois des quatre long-métrages que vous avez tournés avec Éric Besnard sont, comme celui-ci, des films en costumes d'époque. Aimez-vous ces voyages dans le passé ?

Oui parce que les films que nous faisons ensemble sont un peu des westerns et cette fois encore plus. Faire un film en costumes cela veut dire se déguiser mais aussi plonger dans une temporalité différente, sans téléphone portable, sans rien. Le rythme imposé est forcément intéressant.

Quatre longs-métrages tournés avec le même réalisateur cela vous fait-il penser à un compagnonnage ?

Oui, d'autant que c'est un mot qu'il affectionne. Il l'utilise souvent : comment ça va compagnon, camarade ? Après je sais que je répondrais toujours présents aux projets qu'il me proposera parce que je connais aussi leurs qualités.

C'est également la seconde fois que vous tournez avec Isabelle Carré et Alexandra Lamy. Avez-vous été bluffé par leur transformation physique et la façon dont elles l'ont assumée ?

Le premier jour des essais caméra, une femme est arrivée vers moi en me demandant comment ça allait. Je me suis dit, quelques secondes, que j'avais dû la croiser quelque part. Et j'ai réalisé. En fait, je n'avais pas reconnu Alexandra coiffée et costumée telle qu'elle était. J'ai eu un rapport très différent avec les deux durant le tournage. Je m'amusais à choquer Madame Magloire incarnée par Alexandra alors que je me sentais très proche de Baptistine jouée par Isabelle, son côté souffrant, animal blessé m'a beaucoup touché.

Éric Besnard évoque son goût pour la troupe, l'avez-vous ressenti, en tournant de nouveau avec Isabelle et Alexandra, comme une forme de complicité ?

Il y avait aussi Patrick Pineau qui incarne le citoyen et qui jouait dans « Louise Violet ». Oui ce sentiment de troupe, de compagnonnage nous a accompagné comme s'il s'agissait d'une famille au sens large du terme bien sûr. J'aime que l'on se retrouve d'un

projet à l'autre et avec Éric, il ne s'agit pas que des acteurs mais aussi de tous les postes techniques importants.

Jouer du Hugo, se confronter à la puissance de son écriture est-ce quelque chose de particulier pour un acteur ?

Ah oui, c'est quand même autre chose. Nous les acteurs, on aime quand ce n'est pas trop mal écrit. Hugo c'est puissant et c'est aussi une autre façon de s'exprimer, une autre époque. Éric, comme Brassens le faisait, a rendu ce style un peu plus accessible.

« Libération n'est donc pas délivrance » dit l'évêque aux gendarmes en parlant de Valjean. Cette idée de main tendue sans préjugés soutenue par Hugo résonne-t-elle encore selon vous dans notre société qui voit grandir le repli sur soi ?

Oui, les idées de Victor Hugo résonnent encore aujourd'hui. Ce principe de mains tendue n'est pas spécialement appliqué au sein d'une société où l'on est de plus en plus dans le jugement de l'autre. On fait du vélo électrique pour faire attention à la planète mais cela nous donne un alibi pour ne prêter attention à personne et se replier sur soi. Tendre la main est évidemment ce qu'il faudrait faire pour que tout aille mieux. Mais je crois qu'on aura malheureusement toujours peur de la différence. Les messages délivrés par Hugo sur ce point, mais aussi sur la Justice, le milieu carcéral sont donc très importants car d'actualité. C'est un peu comme les Restos du Cœur. Ils existent encore parce qu'on n'a toujours pas résolu le problème.

« HUGO C'EST PUISSANT
ET C'EST AUSSI UNE AUTRE FAÇON
DE S'EXPRIMER, UNE AUTRE
ÉPOQUE. ÉRIC, COMME BRASSENS
LE FAISAIT, A RENDU CE STYLE UN
PEU PLUS ACCESSIBLE. »



ENTRETIEN AVEC BERNARD CAMPAN

Comment s'est déroulée votre première rencontre avec Éric Besnard ?

Nous avons déjeuné ensemble et il m'a parlé de son film. Avais-je déjà lu le scénario ou pas ? Je ne me souviens plus. Je sais que je lui ai fait part de mes doutes sur le rôle. Est-ce que ce n'était pas un peu piégeant d'interpréter un saint homme, empli de bonté, la bouche en cœur et les yeux émerveillés ? Où étaient alors les aspérités, la fragilité du personnage ? Je craignais que tout cela soit un peu trop lisse à jouer, les gens heureux n'ayant pas d'histoire, comme on dit souvent. Éric m'a rassuré en me disant qu'il allait ajouter au scénario une partie sur les origines et la vie d'avant de l'évêque Myriel, pour expliquer sa transformation. Et cela est alors devenu très intéressant pour moi de l'incarner.

Mis à part ces petites craintes, est-ce que le scénario vous a enthousiasmé ?

Ah oui parce que cela fait du bien d'avoir affaire à une vraie écriture. Ce qui a été intéressant c'est que j'ai évidemment lu tout le début des « Misérables » et que dans le scénario je ne parvenais pas à dissocier ce qui était de Hugo ou de Besnard. Alors j'ai relu le roman et j'ai trouvé effectivement quelques phrases. Éric a adapté, et si bien. Il est un véritable scénariste aussi à l'aise sur la structure d'un texte que sur l'écriture qui est ici on ne peut plus hugolienne.

Il cherchait un acteur qui incarne bonté et douceur mais aussi sobriété et austérité. Cela vous ressemble-t-il à ce point ?

Oh, la, la... Alors je tends à être quelqu'un de bon même si je ne le suis pas forcément, loin de là. La douceur, je peux en avoir mais je suis aussi assez rude, un peu ours grognon. Ensuite, honnêtement, je ne me retrouve pas dans les deux autres qualificatifs.

Connaissiez-vous le travail d'Éric Besnard, aviez-vous vu certains des films notamment ceux avec Isabelle Carré avec qui vous avez beaucoup travaillé ?

Je les ai vus après coup, notamment « Délicieux » mais Isabelle, heureuse que l'on tourne ensemble à nouveau, m'en avait beaucoup parlé auparavant en me disant que c'était génial de travailler avec lui.

Incarner un personnage hugolien avec un texte dense, lourd de sens est-ce que cela a pu vous attirer ?

Oui parce que c'est puissant, cela foisonne de mots justes. Et surtout c'est profondément humaniste. Quand on défend ce genre de texte on a conscience de la petite pierre que l'on peut apporter à l'édifice de ce monde si fracturé qui se délite. J'ai aimé l'idée de défendre ces valeurs républicaines, une forme d'humanité, et de contribuer avec Éric à faire bouger un peu les lignes. Je me suis senti utile.

La lecture du début des « Misérables » riche d'enseignements sur l'évêque Myriel vous a-t-elle aidé à l'incarner ?

J'ai lu mais je ne m'en suis pas forcément inspiré. Monseigneur Myriel a 75 ans, soit dix de plus que moi. Il a toujours été décrit comme un peu rond et moi au contraire j'aurais voulu perdre beaucoup de poids pour le jouer, le tirer vers le curé d'Ars, Jean-Marie Vianney, qui physiquement ressemble un peu à Voltaire, visage creusé, pour montrer que c'est quelqu'un qui se contente de peu. Un bouillon suffit à son bonheur.

Qu'avez-vous pensé immédiatement de votre transformation physique ?

J'étais un peu inquiet concernant la perruque. J'en ai porté à foison pour des sketches avec les Inconnus. J'avais peur que cela ne me remette dans cette ambiance. Avec Éric, qui est très méticuleux, et la formidable perruquière, nous avons tenté de nombreux essais. Je voulais que les cheveux soient longs mais sans trop de densité.

« QUAND ON DÉFEND CE GENRE DE TEXTE ON A CONSCIENCE DE LA PETITE PIERRE QUE L'ON PEUT APPORTER À L'ÉDIFICE DE CE MONDE SI FRACTURÉ QUI SE DÉLITE. »

Cette transformation vous a-t-elle aidé à entrer dans la peau du personnage et en quoi ?

Quand nous avons fait les premiers essais filmés en costumes, je me suis senti bien. Et oui, quand on porte une soutane on ne peut pas se comporter comme lorsqu'on est en short. Cela influe sur le port de tête, les gestes, les déplacements, la façon de marcher. Costume, perruque et maquillage, toutes ces transformations rejoignent le travail intérieur, l'aident, mais je dirais de manière très inconsciente.

Dans la scène avec l'ermite, le vieux citoyen, vos cheveux dans le vent, cela aide-t-il quand Myriel est perturbé par ce qu'il entend ?

Quand on est arrivé en haut de cette montagne, pour ce dernier jour de tournage et cette scène importante et que le mistral s'est mis à souffler, il a fallu faire avec. Je n'étais pas très à l'aise avec ça, j'avais peur que la perruque ne tienne pas et qu'on s'en aperçoive. Je pensais également au son, je me disais qu'il allait falloir tout postsynchroniser. J'ai donc abordé cette scène avec pas mal de craintes. On a fait une première prise avec mes cheveux qui partaient dans tous les sens. J'ai demandé à Éric si ça allait et il m'a répondu : ça donne un truc dingue, j'adore. Cela m'a complètement rassuré et finalement tout s'est bien passé. Donc je ne dirais pas que cela m'a aidé mais plutôt que c'était un élément très présent qu'il a fallu dépasser.

Comment définissez-vous l'évêque pour l'incarner ? Il faut tenir compte de son passé forcément non ?

Oui, c'est quelqu'un qui a eu deux vies. C'est un peu l'inverse de ce que décrit Emmanuel Carrère dans « Le Royaume » lorsqu'il découvre ses notes du temps où il avait la foi. Myriel ne l'avait pas vraiment au départ, il ramenait tout à sa personne, à l'idée de se battre pour évangéliser coûte que coûte. Grâce à un homme qui n'appartient pas à l'Église, il va découvrir la foi véritable. Cela plaisait beaucoup à Éric qui est très spinosiste dans sa réflexion philosophique : Dieu est la nature, la totalité.



Myriel est-il plus proche de Dieu que de l'Église, donc plus proche du peuple qui vit dans la misère ?

C'est exactement cela. Tant qu'il y aura de la misère, famine et violence, tant qu'il n'y aura pas de justice, il ne pourra pas y avoir d'évolution spirituelle. C'est Victor Hugo qui l'écrit en ouverture de son roman. Monseigneur Myriel va vers ceux qui souffrent pour atténuer leurs souffrances. C'est une marque de bonté véritable.

L'expression de votre visage peut fluctuer entre béatitude totale et douleurs furtives. Comment joue-t-on cela ?

La béatitude c'est donc ce qui me faisait un peu peur. Éric me disait, en me montrant le cadre : je ne veux pas que tu souries là, avec ta bouche, mais plus haut avec tes yeux. J'ai eu parfois le sentiment de ne pas suivre assez ses indications pour donner ce sourire intérieur mais j'ai essayé quand même. Et cela se puise dans la décontraction, dans la confiance. D'ailleurs, en voyant le film qui a été tourné dans sa chronologie, j'ai pensé que je l'incarnais de mieux en mieux au fil des scènes. Je me suis trouvé de plus en plus au bon endroit. Pour la douleur je crois que je me suis juste laissé porter par le sens du texte et par le personnage : cet homme bon n'est pas coupé de la souffrance du monde, il la voit au plus près, il la vit, il la porte aussi.

Éric Besnard dit que souffrance et douceur sont en vous, que vous n'avez pas besoin de composer. Est-ce exact ?

J'ai une forme de douceur, en tous cas on me le dit, même si j'aimerais qu'elle soit plus importante, et je pense que je la tiens de mes parents. Souffrance,

le mot est peut-être un peu fort. Disons que je suis atteint par les choses, que la vie me bouleverse, que j'ai toujours été très sensible. J'ai d'ailleurs compris tardivement que c'est un outil formidable pour un comédien.

Vous donnez la réplique à Isabelle Carré avec laquelle vous aviez joué plusieurs fois auparavant. Est-ce que cela simplifie les choses de bien se connaître ?

C'est aussi l'intérêt de nous avoir réunis sur ce film. Nous avons cette complicité, cet amour amical, cette confiance réciproque qui servent le propos naturellement puisque nous sommes frère et sœur dans le film. Il n'y a rien à créer pour essayer de faire croire à cette relation.

Vous n'aviez jamais joué avec Alexandra Lamy, en quoi cela a-t-il été intéressant de se confronter à elle ?

Cela a été très agréable de jouer avec elle, d'autant qu'elle compose un duo chien et chat avec Éric qui est très sympa, ils se charrient beaucoup ce qui apporte une joyeuse ambiance, un peu de légèreté au tournage. Je l'ai trouvé drôle et touchante. Elle incarne notre petite voix intérieure à tous, notre Jiminy Cricket.

Toutes deux ont été aussi transformées par Éric Besnard. Qu'avez-vous pensé de ces transformations ?

Isabelle est bouleversante dans ce rôle de Baptistine, femme intérieurement détruite, morte. Alors oui, le maquillage et la coiffure aident mais cela vient de loin et elle sait jouer ça. Alexandra je

l'ai vue composer ce personnage, essayer des lentes, des coiffures mais chez elle également tout vient de l'intérieur. Elle n'a pas essayé d'incarner cette Madame Magloire de l'extérieur. Elle l'a vécue.

« CET HOMME BON N'EST PAS
COUPÉ DE LA SOUFFRANCE
DU MONDE, IL LA VOIT AU
PLUS PRÈS, IL LA VIT, IL LA
PORTE AUSSI. »

Connaissiez-vous Grégory Gadebois et quelle expérience cela a-t-il été de jouer face à lui cette relation forte et complexe ?

Au cours des essais filmés, alors qu'il n'y avait pas un mot de dialogue à dire, je me trouvais à table face à lui. Je l'ai vu regarder sa cuillère avec une telle intensité que je me suis dit qu'il allait falloir être à la hauteur. Cela m'a galvanisé. J'ai beaucoup aimé discuter avec lui, au maquillage, lors de pauses. J'aime profiter des tournages pour qu'on se livre un peu sur nos vies. Greg est quelqu'un de très atypique et d'extraordinaire. Dans le jeu comme dans la vie, il est capable de passer d'une force puissante et un peu terrifiante à une douceur enfantine, d'une seconde à l'autre. Jouer avec lui c'est se laisser porter, se laisser impressionner, ne pas résister à tout ce qu'il émet. J'ai été fier et heureux de tourner avec ce grand comédien.



Un jour j'ai dit à Éric : tu as vu la puissance de ce regard ? Et il m'avait répondu : oui mais c'est parce qu'il a le tien en face, la bonté que tu dégages révolte son personnage. Ce qui m'avait fait évidemment très plaisir.

« Tout homme est un médecin de l'autre » dit l'évêque. Accepter, aider l'autre avec ses différences sachant qu'il peut aussi vous transformer, est-ce une thématique que vous aviez déjà creusée avec « Presque » et Alexandre Jollien ?

Oui, c'est une thématique qui me touche particulièrement. On appelle aussi Bouddha le grand médecin. La spiritualité ce n'est pas seulement, comme le dit Alexandre, rester à réfléchir dans son coin, c'est aussi aller vers l'autre, tendre la main. Nous traversons une période si difficile qui voit l'effritement de nos sociétés qu'il faut essayer, oui, d'être un médecin de l'autre. J'essaye de faire attention aux autres, au repli sur soi. Alexandre cite souvent une phrase de Nietzsche extraite de « Ainsi parlait Zarathoustra » je crois : « le matin quand vous vous levez, posez-vous la question de savoir qui aujourd'hui vous pourrez vraiment aider. ». Faire un geste vers ou pour l'autre, la main tendue, c'est quelque chose de très concret et c'est un peu, beaucoup, le message de ce film.

« UN JOUR J'AI DIT À ÉRIC :
TU AS VU LA PUISSANCE DE
CE REGARD ? ET IL M'AVAIT
RÉPONDU : OUI MAIS C'EST
PARCE QU'IL A LE TIEN EN FACE,
LA BONTÉ QUE TU DÉGAGES
RÉVOLTE SON PERSONNAGE. »



ENTRETIEN AVEC ALEXANDRA LAMY

Le rôle de Madame Magloire ne vous était pas forcément destiné au départ. Alors comment l'obtenez-vous ?

Éric Besnard n'avait pas du tout écrit ce rôle pour moi mais au cours d'un déjeuner, il m'a parlé de son film et m'a confié qu'il cherchait une actrice pour incarner Madame Magloire. Et je ne sais pas pourquoi mais je lui ai répondu alors que je postulais et que je voulais bien passer des essais. Ce que nous avons fait. Et cela a fonctionné tout de suite. Mais j'ai compris très vite que cela allait être un rôle assez difficile, piégeux. Il ne fallait pas tomber dans la caricature de la bonne du curé. Pas question de verser dans le registre de la comédie vu le contexte du film, pas question non plus de décevoir le réalisateur. Il fallait que cette femme soit drôle malgré elle, sincère et même un peu grave. Ce qui n'a pas été évident à trouver. J'ai été sur le fil. J'ai fait une première lecture avec Éric et j'ai été mauvaise, je cherchais. Il m'a rassurée. Mais c'est l'une des fois de ma vie où j'ai eu le plus peur.

Pourquoi vouliez-vous à ce point incarner ce personnage dans lequel on ne vous attend pas forcément ?

D'abord parce que l'histoire est passionnante et importante à raconter. Ensuite parce que j'aime beaucoup travailler avec Éric Besnard. Enfin parce que j'avais envie d'aller me chercher et de me trouver un peu ailleurs à travers un personnage qui est très loin de ce que je suis mais que, peut-être, je pouvais amener à moi. Elle a ce côté populaire, je veux dire du peuple, qui nous réunit. Elle est ancrée les deux pieds dans la vie. C'est quelque chose que je connais. Mais encore une fois je ne devais pas tomber dans le chausse-trappe de la comédie, il fallait que je lui trouve son propre rythme.

**La transformation physique que vous a proposée
Éric Besnard est-ce que vous pouvez la décrire ?**

Il ne fallait pas que je sois trop marquée par le maquillage pour que cela reste crédible, pour éviter le ridicule du grimage. J'ai les yeux noirs grâce à des lentilles, mes sourcils sont un peu effacés et je porte une perruque brune avec quelques cheveux blancs. C'était largement suffisant pour me transformer totalement. Aux essais, Grégory Gadebois avec qui j'avais récemment tourné dans « Louise Violet » s'est assis à côté de moi et m'a dit : bonjour madame. Il ne m'avait pas reconnue. J'ai trouvé ça génial.

**Cette transformation vous a-t-elle aidé à incarner
Madame Magloire ?**

Oui, à tel point que je m'étais photographiée au cours des essais et que lorsque je travaillais le rôle, par la suite, je regardais régulièrement cette photo pour m'imprégner d'elle, de son image, lui trouver son tempo différent du mien. Ce n'est pas moi avec ma blondeur, mes cheveux bouclés et mes yeux bleus.

**Est-ce qu'elle vous a un peu effrayée parce que
très loin de vous ?**

Effrayée, oui, je l'ai été. D'abord parce que je savais qu'Éric avait fait passer des castings sans trouver ce qu'il voulait et qu'il m'avait fait confiance. J'ai travaillé dans tous les sens, j'ai ralenti mon rythme, essayé de faire passer des émotions. Et puis il y a un truc tout bête que j'ai trouvé : je me suis dit que quand Madame Magloire s'exprime elle ne peut pas faire des liaisons puisqu'elle ne sait pas écrire. Et cela m'a aidé à imaginer et à proposer une façon de parler différente, un peu attendrissante. On comprend que c'est une fille du peuple.

**Comment définissez-vous Madame Magloire pour
l'incarner de l'intérieur ?**

Elle est au courant de tout ce qui se passe dans le village, comme toute servante ou bonne qui se respecte. Je connais, je viens d'une petite ville, je sais que tout se sait et peut vite être exagéré. Que la peur de l'étranger même s'il vient de la ville d'à côté, peut être exacerbée. A l'époque, l'arrivée d'un bagnard était très mal vue. Il s'agissait forcément d'un assassin et qu'importe s'il avait purgé sa peine. Et puis on devine bien qu'elle défendra son évêque, son saint homme, jusqu'à la mort. Elle me fait penser à mes grands-parents notamment à mon grand-père, ouvrier exceptionnel, qui fabriquait des boucles de ceintures pour Monsieur Yves Saint-Laurent et qui lui était d'une dévotion totale.

**Madame Magloire est-elle fermée au concept
important du film et de l'histoire hugolienne qui
est la main tendue à l'autre ?**

Totalement. Elle représente ce que pense le peuple à l'époque face à un intrus qui vient de loin. Elle n'est pas du genre à tendre la main, très sur la défensive par peur qu'on abuse de la bonté de Monseigneur Bienvenu. Elle dit, parlant de Valjean qui arrive empli d'une violence terrible : c'est une bête, une bête, c'est... un homme. J'ai tenu compte de ce jugement qu'elle exprime ainsi.

**Est-ce que vous avez aimé défendre ce person-
nage et en quoi ?**

J'ai adoré la défendre parce que je la trouve touchante. Elle m'émeut, d'abord parce qu'elle est la voix du peuple. Et elle est fascinée par la capacité de son évêque à écrire, lire des livres. Elle aussi à envie de cela, de s'élever. Je trouve très beau qu'elle apprenne à lire pour qu'un jour ils puissent échanger,

parler ensemble de grands auteurs. Elle en rêve. Et puis à la fin du film elle se rend compte qu'elle a peut-être eu tort d'avoir tant de méfiance.

**Jouer avec Isabelle Carré est-ce que cela vous a
plu ?**

On ne se connaissait pas mais depuis longtemps nous nous faisons passer des messages pour dire que l'on s'adorait, pour exprimer le désir de travailler ensemble. Isabelle est, en premier lieu, une femme brillante avec laquelle il est très agréable d'échanger. C'est également une actrice extraordinaire dont je connais bien le parcours au cinéma mais aussi en littérature. J'ai vraiment aimé tourner avec elle. Elle a un côté première de la classe parce qu'elle comprend tout très vite mais elle a aussi une folie géniale. Outre sa transformation physique j'ai été bluffée par sa capacité à jouer cette femme morte de l'intérieur avec le regard complètement éteint. C'est si difficile à faire.

« IL FALLAIT QUE CETTE
FEMME SOIT DRÔLE MALGRÉ
ELLE, SINCÈRE ET MÊME UN
PEU GRAVE. »

**Et rencontrer Bernard Campan, se confronter à
lui, comment décririez-vous l'expérience ?**

J'avais beaucoup aimé les films qu'il a tourné sous la direction de Zabou Breitman, « Se souvenir des belles choses » avec Isabelle Carré et « L'homme de



sa vie ». Et puis aussi « Presque » le film qu'il a réalisé avec Alexandre Jollien. C'est quelqu'un de très surprenant. Et quand Éric m'a dit que c'était lui qui allait incarner l'évêque Myriel j'ai trouvé l'idée formidable parce que Bernard incarne la gentillesse mais que, comme chez son personnage, il peut y avoir une douleur qui affleure, des blessures enfouies. Je trouve que le face à face Bernard-Grégory est absolument extraordinaire dans ce sens.

Retrouver Grégory Gadebois après « Louise Violet » est-ce que cela a été différent ? Est-ce qu'il y a eu une forme de complicité entre vous ?

Oui, nous étions forcément plus à l'aise pour travailler ensemble et nous avons très vite décidé tous les deux, sans même nous en parler, de jouer en sous-entendu le côté « je sais qui tu es, d'où tu viens » de regard à regard. Plus que dans « Louise Violet » il y a une confrontation dure entre deux personnages qui se devinent l'un l'autre immédiatement parce qu'au fond ils ont les mêmes origines. C'était très fort à jouer. Pour moi Grégory en Valjean c'est l'égal de Harry Baur. Sa transformation physique, sa perte énorme de poids, je l'ai évidemment trouvée très impressionnante et je sais qu'il s'est battu y compris sur le tournage, nous regardant parfois nous empiffrer.

Cette complicité vous l'avez aussi apparemment avec Éric Besnard. Y a-t-il avec lui un esprit de troupe qui vous plaît ?

Oui, bien sûr. Il est très agréable de travailler avec des gens que l'on connaît, on gagne du temps. Éric est un auteur, et un réalisateur qui maîtrise parfaitement la technique et qui connaît très, très bien les acteurs. Chez moi, mais aussi chez les autres, il voit tout. Il scrute. Parfois, sur une prise il me disait : ah non, je préférerais ce que tu pensais tout à l'heure. Incroyable.

Quel est votre sentiment concernant le message délivré par le film ? La main tendue, sauver une personne différente de vous, est-ce que ça vous parle ?

J'ai assisté à une projection du film et à la fin je n'ai pas pu retenir mes larmes. Il y a cette scène avec l'enfant, Petit-Gervais, et Valjean que l'on voit basculer du côté du Bien qui m'a totalement bouleversée. Il faut montrer cela aux enfants, aux jeunes, à tout le monde, pour parler de la violence et dire qu'une main tendue, comme celle de Myriel à Valjean, peut vous en faire sortir, vous donner une chance et vous sauver. La bonté plus forte que la violence, qu'est-ce que cela fait du bien.

« IL FAUT MONTRER CELA AUX ENFANTS, AUX JEUNES, À TOUT LE MONDE, POUR PARLER DE LA VIOLENCE ET DIRE QU'UNE MAIN TENDUE, COMME CELLE DE MYRIEL À VALJEAN, PEUT VOUS EN FAIRE SORTIR, VOUS DONNER UNE CHANCE ET VOUS SAUVER. »



ENTRETIEN AVEC ISABELLE CARRÉ

Comment Éric Besnard vous a-t-il proposé ce rôle dans lequel il ne voyait que vous ?

Il m'a parlé du personnage que je connaissais puisque j'avais lu « Les Misérables » à l'occasion du tournage d'une mini-série « Victor Hugo, ennemi d'État » pour France 3 dans laquelle je jouais Juliette Drouet. Je me souvenais de Baptistine, mais Éric en a fait autre chose. Il voulait que cette femme soit une présence fanée, marquée moralement et physiquement par ce qu'elle a traversé et qu'elle retrouve son élan grâce à l'arrivée de Jean Valjean. Elle se reconnaît en lui, elle reconnaît sa douleur, sa souffrance, l'injustice qu'il a subie, elle le comprend immédiatement. Cette reconnaissance, alliée à la bonté de son frère, l'évêque Myriel, va réparer quelque chose en elle aussi. Baptistine va aller de l'amertume à l'apaisement.

Vous a-t-il dit tout de suite qu'il voulait vous transformer physiquement ?

Il m'a parlé d'une beauté fanée donc, et cela m'a intéressée, j'avais déjà joué une mère marquée par le cancer dans « Le tourbillon de la vie », mais ce qui m'attirait c'était l'amertume, la colère rentrée de Baptistine. Je ne sais plus qui a dit : à partir d'un certain âge on est responsable de son visage. J'aimais l'idée que les émotions qui la traversent depuis si longtemps puissent se voir.

En quoi cette transformation physique vous a-t-elle aidée ?

Elle n'était pas si importante que cela. Il fallait accentuer les creux et les rides, apporter quelques rougeurs sur un teint très pâle, un peu fantomatique, à la manière de ces portraits de la fin du 18ème, ou du 19ème siècle sur lesquels on aperçoit les imperfections, les fragilités de la peau, l'oeuvre

de la vie. Le département maquillage s'est d'ailleurs inspiré de ces oeuvres. Après, je crois davantage à ce qui se joue de l'intérieur.

Comment incarne-t-on cette femme diaphane, souffreteuse, morte de l'intérieur ? Faut-il tenir compte du drame qu'elle a vécu, l'intégrer complètement ?

Déjà morte de chagrin, oui elle le dit parce qu'elle l'est depuis qu'elle a perdu son enfant. Son corps continue à fonctionner comme par la force de l'habitude pour reprendre le titre d'une pièce magnifique de Thomas Bernhard. J'ai proposé à Éric qu'il y ait une fêlure dans sa voix pour montrer ce vide, cette absence au monde. Le pas de côté qu'elle a fait par rapport à la vie, pour ne plus être dans l'arène, lui permet d'observer son frère et Valjean, d'avoir une compréhension profonde de ce qui les anime. Elle est spectatrice et cela permet aux spectateurs de la salle de partager ses sentiments face à ces deux hommes et ce qui se dénoue.

« CE QUI ÉTAIT PASSIONNANT
AVEC CE FILM C'EST QUE
NOUS AVONS ESSAYÉ DE
RENDRE VIVANTE, PROCHE DU
SPECTATEUR, CETTE LANGUE
TRÈS ÉCRITE. »

Alexandra Lamy dit que vous la jouez le regard éteint. Comment fait-on cela ?

Jouer le regard éteint je ne saurais pas dire, je suis incapable de l'expliquer. Il fallait penser à elle qui n'était pas là, comme une enveloppe vide. Je n'ai pas essayé d'imaginer ce que peut être la perte d'un enfant. J'en ai trois et cela serait trop horrible de me projeter dans cette pensée. En revanche, comme tout le monde j'ai traversé des épreuves et je sais ce que cela peut être de se retrouver coincée dans cette espèce d'entre deux, de se demander si ça vaut le coup de se relancer ou de rester dans cette forme d'« aquoibonisme » comme disait Gainsbourg. A quoi bon, c'est un peu ce que se dit Baptistine. Grâce à la bonté de son frère vis-à-vis de Valjean, la petite flamme va se rallumer chez elle.

Y a-t-il eu un plaisir particulier à jouer un texte de Victor Hugo ?

Les mots, la langue, oui. Moi qui viens du théâtre, c'est tout ce que j'aime. Au cinéma on peut jouer des situations fortes mais souvent il n'y a pas un tel plaisir de la langue. Enfin c'est pas tout le temps vrai, il y a aussi de grands auteurs, comme Dabadie dans les films de Sautet... Chez Hugo évidemment la langue est particulièrement riche. Quand j'ai travaillé sur cette mini-série nous avons revisité tous ses discours à l'Assemblée et nous n'avons pu que constater en les lisant combien le langage politique s'est appauvri au fil du temps. Ce qui était passionnant avec ce film c'est que nous avons essayé de rendre vivante, proche du spectateur, cette langue très écrite.

Est-ce que cela vous a paru évident que Bernard Campan tienne le rôle de l'évêque Myriel parce ce qu'il y a chez lui la douceur et la douleur nécessaires pour incarner ce personnage ?

Je dirais qu'il possède surtout la sagesse nécessaire. Bernard est un sage, vraiment. Depuis vingt-cinq ans que je le connais, je l'ai vu sans cesse réfléchir à la façon dont il pouvait s'améliorer en tant qu'être humain. Il lit beaucoup de textes philosophiques. Il avait même un projet de film qui posait la question de ce qu'un personnage avait apporté de bien dans sa vie. Un peu comme la fin de « La vie est belle » de Capra quand le personnage joué par James Stewart veut se suicider et qu'on lui explique tout ce que serait la vie sans lui. Bernard essaie d'apporter quelque chose de bon, sincèrement, autour de lui. Il affectionne les discussions profondes, les âmes qui se dévoilent.

Connaître si bien Bernard Campan qu'est-ce que cela apporte à cette relation frère-soeur ?

C'est une complicité naturelle et forte que nous avons, comme un frère et une soeur. Il n'y avait donc rien à composer, que du bonheur à jouer ensemble. Et puis je pense que le public sait notre relation cinématographique ou théâtrale et qu'il pourra y adhérer facilement.

Jouer de nouveau avec Grégory Gadebois en quoi cela a-t-il été différent de « Délicieux » ?

Dans « Délicieux » l'histoire reposait aussi sur la façon dont ces deux-là s'approchent, s'ouvrent l'un à l'autre, avec une attirance physique assez immédiate. Là il y a beaucoup plus de distance. La transformation physique de Grégory à travers sa perte



de poids m'a impressionnée mais ce qui m'a le plus étonnée et bluffée c'est l'autorité et la densité qu'il a mis dans ce personnage, sa capacité à faire croire qu'il sort de vingt ans de bagne. Il faut le faire, en avoir sous la pédale comme on dit. C'est un bloc de pierre, une pierre parmi les pierres selon l'expression d'Éric, froide, glaciale même. Et petit à petit quelque chose se réchauffe, s'humanise, craque. Je trouve que la fin est magnifique avec sa tête et son regard très clair qui se lèvent alors que Grégory a joué tout le reste du film la tête rentrée, inquiétant, presque un peu fou.

Bernard Campan dit qu'il peut être terrifiant et enfantin d'une seconde à l'autre. Êtes-vous d'accord avec cela ?

Oui, tout à fait, et je l'avais déjà ressenti dans « Délicieux ». Son visage est comme un paysage qui peut s'assombrir de nuages menaçants en une fraction de seconde et retrouver immédiatement lumière et tendresse. Tout cela avec une réelle économie de jeu. C'est totalement intérieur mais cela se voit sans que cela soit démonstratif, volontariste.

Comment cela s'est-il passé avec Alexandra Lamy complètement transformée elle aussi ?

Cela faisait des années que nous avions envie de travailler ensemble. Cela avait failli se faire mais le projet n'avait pas abouti. Je la suis depuis « Ricky » le film de François Ozon sorti en 2009 dans lequel je l'avais trouvée fabuleuse. Alexandra est extrêmement habile en matière de rythme et elle est aussi une actrice qui a une puissance folle et c'était vraiment intéressant et impressionnant d'observer ses face-à-face avec Grégory. Je me souviens de cette scène où nous étions

réunis autour de la table. Il y avait une circulation, une complicité telles que je me suis dit que c'était de l'or en barre. J'ai dit à Éric comme ce serait bon de nous retrouver, d'imaginer un projet qui nous réunirait de nouveau tous les quatre...

Qu'avez-vous pensé du message hugolien délivré par le film ? Essayer de tendre la main, d'aider est-ce pour vous un peu d'actualité dans cette société de plus en plus fracturée ?

Oui ce film fait du bien dans le sens où il tend à nous unir alors que nous avons le sentiment de clivages de plus en plus importants chez les adultes mais aussi chez les jeunes, sujet que je traite dans « Les rêveurs », le film que je viens de réaliser. L'époque est au repli sur soi, à la grande solitude, à la peur de l'avenir et de l'autre qui est aussi une peur de soi-même, du monstre qui nous habite et nous pousse vers les extrêmes. Sauver une personne c'est se sauver soi-même. Faire du bien c'est aussi se faire du bien. Chaque goutte d'eau compte, chacun a son rôle à jouer.

« SAUVER UNE PERSONNE
C'EST SE SAUVER SOI-MÊME.
FAIRE DU BIEN C'EST AUSSI
SE FAIRE DU BIEN.
CHAQUE GOUTTE D'EAU
COMPTE, CHACUN A SON
RÔLE À JOUER. »





LISTE ARTISTIQUE

Jean Valjean	Grégory GADEBOIS
Bienvenu	Bernard CAMPAN
Magloire	Alexandra LAMY
Baptistine	Isabelle CARRÉ
Boîte à mots	Dominique PINON
La gamine	Romane LIBERT
Le vieux citoyen	Patrick PINEAU

LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Éric Besnard
Scénario	Éric Besnard, d'après l'œuvre de Victor Hugo « Les Misérables »
Produit par	Clément Miserez et Matthieu Warter
Musique originale	Christophe Julien
Directeur de la photographie	Laurent Dailland
Cheffe monteuse	Lydia Boukhrief
Chef décorateur	Bertrand Seitz
Créatrice de costume	Madeline Fontaine
1 ^{ER} Assistant de casting	David Bertrand
1 ^{ER} Assistant réalisateur	Matthieu de la Mortière
Scripte	Anne Wermelinger
Chef opérateur son	Dominique Lacour
Producteur exécutif	David Giordano
Directeur de production	Valentin Tourdjman
Régisseur général	Jean-Christophe Leborgne
Direction de post-production	Aurélien Adjedj
Une co-production	Radar Films, une société Mediawan et France 3 Cinéma
Avec le soutien de	Ciné+ OCS
Avec les participations de	HBO Max et France Télévisions
En association avec	Entourage Sofica 3 et Cinecap 8
Avec le soutien de	La Région Provence-Alpes-Côte-d'Azur en partenariat avec Le CNC
Avec le soutien du	Département de Vaucluse
Distributeur France	Warner Bros. Pictures
Ventes internationales	Ginger&Fed